

INFOS
CULTURE
CITOYENNETÉ
SOCIÉTÉ
VIE
FOSSOISE

LE NOUVEAU MESSAGER

bpost
PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE

Bureau de Dépôt : 5070 Fosses-la-Ville

Agrément n° P911404

Exp. : Centre culturel - rue Donat Masson, 22 - 5070 Fosses-la-Ville

MENSUEL D'INFORMATION DE FOSSES-LA-VILLE

Ne paraît pas en juillet et août

JUIN 2024 - N° 145 - 1€



145

LE NOUVEAU MESSAGER

Editeur responsable :

Bernard Michel, Centre culturel de l'Entité fossoise asbl, rue Donat Masson, 22 à 5070 Fosses-la-Ville.

Où trouver

le «Nouveau Messenger»?

Pour Fosses Centre : au Centre culturel, à ReGare, à la boulangerie Dardenne, au Dago Goda, Home Dejaifve, Comme une fleur au Shop in Stock, Al Goyette.

Pour les villages et hameaux : dans les boulangeries de Le Roux, à la boulangerie Ernoux (Sart-St-Laurent), au salon de coiffure Métamorphose.

A quel prix?

1 euro par numéro ou en abonnement de 8 euros pour 10 numéros.

Contact / Abonnements

Par téléphone : 071 12 12 40

Par courrier : Rédaction Nouveau Messenger, rue Donat Masson, 22 à 5070 Fosses-la-Ville

Par courriel :

culture@fosses-la-ville.be

IBAN : BE27 3601 0215 7473

Comité de rédaction

Bernard Michel, Pierre-Jean Vandersmissen, Jean-Marc Chavanne, Augustin Chaussée, Joannie Thys, Pierre Melan, Brigitte Romain, Clémentine Buchet.

Bonnes vacances à tous nos lecteurs...

Encore quelques jours et sera venu le temps de « *jeter les cahiers au feu et les profs au milieu...* ». C'est une image bien sûr. À l'autodafé symbolique ne viendra pas s'ajouter un bûcher criminel. Nos pauvres professeurs n'ont en effet pas démérité et mériteront bien de s'en aller aussi souffler et recharger leurs accus. En général, réservations obligent, les programmes sont bouclés et, chez certains, les valises attendent déjà dans le hall d'entrée. La transhumance va commencer. J'imagine que le plus grand nombre de ces rituels et pas si improvisés que ça nomades vont se précipiter vers le Sud pour y exposer leurs peaux blafardes et délavées par tant de pluies. Ils répondront ainsi à « *l'invitation au voyage* » lancée à ses lecteurs par Charles Baudelaire et trouveront leur bonheur là où « *tout n'est qu'ordre et beauté, - luxe, calme et volupté.* ». D'autres cependant auront peine à quitter leurs pénates. Ils diront avec un autre poète : « *plus me plait le séjour qu'ont bâti mes aïeux – que des palais romains le fronton audacieux...* ». Joachim du Bellay et son petit Liré trouveront deux siècles plus tard leurs adeptes en la personne du Candide de Voltaire préférant à toutes ses pérégrinations rester chez lui pour cultiver son jardin. Bref tout cela pour dire que tous les goûts sont dans la nature et que, à l'instar de ceux qui les ont, sont respectables.

Ceux qui ont décidé de rester chez eux ne perdront rien au change. Que de possibilités s'offrent à eux ! Et cela même sans quitter Fosses. Pourquoi-pas reprendre les anciens numéros de votre Nouveau Messenger et partir avec l'Oncle Jean à la découverte des rues de notre bonne ville. Hors les murs de la cité, il y a une superbe nature à découvrir ou à redécouvrir. Une nature sauvage, le plus souvent mais aussi une nature organisée, comme les installations accueillantes de notre Lac de Bambois, mais aussi ce splendide parc que nous allons bientôt pouvoir découvrir et dont vous parlera un de nos articles. Vous pourrez aussi aller vérifier comment on peut malmener cette nature du côté de Névremont et de sa Ferme de Saint Remy. Et pour remplir votre besace, notamment de produits énergétiques, la lecture de l'article sur notre chocolaterie fossoise vous donnera des idées. Enfin s'il en reste qui demeurent habités par des envies de prendre le large, retrouvez Thierry quelque part, loin, autour du monde.

En tout état de vos choix, bonnes vacances et on se retrouvera en septembre.

■ Pierre Melan

Chantale Florent ou l'amour du chocolat

L'ouverture de sa toute nouvelle boutique de 100m² au centre commercial Shop in Stock nous a donné l'occasion de faire plus ample connaissance avec cette artisane passionnée. Ce fut un grand moment de rencontrer cette femme intrépide et sympathique, partie de rien ou presque...et qui, assurément, sait ce qu'elle veut !

N.M. : Bonjour Chantale Florent. Nous avons envie de mieux vous connaître et d'apprendre comment vous en êtes arrivée là où vous êtes.

C.F. : En réalité je suis née à Ciney et je reste d'ailleurs cinacienne de cœur. J'ai effectué mes études dans cette ville de la 3^{ème} primaire à la dernière secondaire. Par la suite, j'ai suivi des cours de comptabilité pendant 3 ans. Il faut dire que j'appartiens à une génération où on ne choisissait pas toujours ce qu'on voulait faire dans la vie. Mes parents me disaient : Tu as la tête...tu vas à l'école, point ! Ils ont donc un peu choisi pour moi car, à ce moment, j'étais personnellement plus attirée par l'école hôtelière. Cela dit, je ne leur en veux absolument pas car cette formation m'a servi (j'ai travaillé avec et pour mon papa qui était marchand de bêtes) et me sert encore énormément dans ma situation actuelle.

N.M. : Et puis, vous êtes arrivée à Fosses-la-Ville ?

C.F. : Oui, tout-à-fait par hasard d'ailleurs. J'avais 21 ans et j'allais me marier. Mon futur mari et moi cherchions une maison ainsi qu'un terrain suffisamment vaste pour mettre mes propres animaux (je possédais quelques bovidés). Pour l'anecdote, nous étions allés au cinéma à Namur et sur la route sinueuse du retour, nous sommes passés route de Bambois à Fosses devant une maison à vendre avec 3 ha de terrain qui nous a directement attiré. Coïncidence : Mon papa connaissait bien cette maison qui appartenait à un de ses confrères. Nous avons visité la propriété, mon père a marchandé (on ne se refait pas !) et nous avons acheté très, très vite.

N.M. : Et c'est alors que débute votre aventure chocolatière ?



Chantal Florent

C.F. : Pas encore tout-à-fait. En fait, je commençais à en avoir un peu marre de la comptabilité. Vous savez dans la vie, il faut prendre sa propre destinée en mains. Je cherchais un job qui me correspondrait mieux dans un domaine que

j'aimais : la cuisine. Je suis devenue représentante d'une société française qui vendait tout ce qui « rentrait » dans les cuisines, qu'elles soient celles de particuliers ou de professionnels. Je me suis véritablement éclatée dans ce monde de moules à gâteaux et autres spatules. J'adorais faire les foires, les démonstrations. Je travaillais enfin dans un domaine qui était vraiment le mien. Par la suite, pour m'amuser et par passion personnelle, j'ai suivi pendant 6 ans, au CEFOR à Namur, le cursus complet de boulangerie, pâtisserie, chocolaterie et glacier. C'étaient des cours du soir, ce qui m'a valu d'obtenir mon diplôme de boulangère.

N.M. : Là, on sent que votre destin va basculer. Je me trompe ?

C.F. : Non pas vraiment. Car un jour le responsable de la firme qui m'employait m'a dit des choses fort peu agréables...alors que j'étais de loin leur meilleure vendeuse. C'était pour me mettre la pression, mêlé à un peu de jalousie. « Mais moi, on ne me met pas la pression. La pression, je la bois » (sic). Avec le recul, je considère d'ailleurs qu'il m'a tendu une perche et, paradoxalement, je devrais lui dire merci. Merci de m'avoir ouvert les yeux et de me faire comprendre que j'étais capable de faire encore mieux que ce que je ne faisais. N'empêche, à ce moment, j'avais la rage et des amis m'ont alors suggéré : « Pourquoi tu ne fais pas le salon Artisan 'art à Floreffe ? » C'était ambitieux et je le savais. Mais je devais rebondir.

N.M. : Comment s'est passé ce défi ?

C.F. : En réalité, l'organisateur du salon n'avait plus

de place disponible. Tout était complet. Mais, le dimanche, il me téléphone et me dit : « Ecoutez, j'ai réfléchi et j'ai un désistement. Je n'ai pas de chocolatier donc si ça vous dit, je vous offre l'emplacement ! » Le salon, qui draine habituellement 10.000 visiteurs en 3 jours, commençait le vendredi suivant et je n'avais à ce moment aucune marchandise à présenter. J'ai accepté son offre et je me suis mise à fabriquer mes chocolats – un travail de titan- bien aidée par mes amis de Floreffe qui sont venus emballer ou cuisiner des orangettes. Le 1er jour du salon, j'ai tout vendu... et retravaillé la nuit pour reconstituer du stock. C'était sportif et Rock and Roll. Mais les clients étaient enchantés et surtout ils me demandaient où ils pourraient retrouver mes produits par la suite. J'ai répondu : « Dans mon magasin-atelier »

je suis passée pour en arriver là. J'emploie actuellement 7 équivalents temps-plein dont deux de mes 4 enfants.

N.M : C'est remarquable en effet. Mais reprenons votre évolution. Que s'est-il passé après cette période « marchés du terroir » ?

C.F. : Après ces 4 ans, il était temps de franchir un nouveau pas. Et donc, nous avions dans notre maison une grange inutilisée. Et si on en faisait un grand atelier ? Et du garage, si on en faisait un magasin ? Quand on veut, on peut. Si mon père voyait ce qu'on a fait de ce bâtiment, je pense qu'il serait très fier. On a donc agrandi en 2010 et j'ai travaillé avec une seule personne jusqu'en 2016.



où les gens pouvaient donc acheter et surtout me voir travailler. Entre parenthèses, souvent les gens me disent, me croyant revendeuse : C'est quoi votre marque ? A quoi je réponds : Mais c'est ma marque ! C'est pour cela que je continue à organiser des portes ouvertes, pour que les gens voient véritablement notre travail. Après cette expérience un peu folle, je me suis mise à concevoir et fabriquer mes chocolats en semaine et j'ai assez vite trouvé des petits marchés du terroir où j'allais vendre durant les W-E et cela, pendant 4 ans.

N.M. : C'est un abattage impressionnant en effet. Mais un nouveau tournant va s'opérer, je suppose?

C.F. : Oui, car je me suis rendu compte qu'il m'était difficile d'évoluer avec mon petit atelier (qui est devenu depuis mon atelier d'emballage). Chaque bénéfice était investi dans l'achat de nouveau matériel. Celui ou celle qui arrive maintenant et qui voit ce qui existe ne peut s'imaginer par où

N.M : Et là, un nouveau rebondissement ?

C.F. : En effet, en 2016, Madame Viaene me contacte et me demande si je suis intéressée par un magasin sur la 1ère partie du Shopping. Je me suis interrogée. Les gens allaient-ils se déplacer là ? Est-ce que j'avais encore les reins assez solides ? Allez, on fonce. Et on a aménagé ce petit magasin fort exigu (16 m²) mais excellemment situé sur un beau point de passage. Nous étions vus de partout. Cela m'a donné une visibilité beaucoup plus grande et, rapidement, mon 1er atelier est devenu trop petit. Il a fallu reconstruire sur un terrain derrière mon habitation et, en 2018, on s'est lancés à nouveau dans la grande aventure pour refaire un atelier de fabrication de 240 m².

N.M : Une nouvelle évolution se profile alors?

C.F. : Oui, car notre petit magasin au Shop'in (communément appelé l'Aquarium), c'était bien mais quand même fort petit. Nous connaissons

des problèmes de chaud, de froid et de lumière. Il faut savoir que tous ces éléments sont les ennemis du chocolat. Savez-vous que la trop grande luminosité changeait la couleur du chocolat ? En juin 2023, patatras, la climatisation tombe en panne la nuit. Tout était fondu...et nous étions un samedi matin, jour traditionnel de grosses ventes. Là, je me suis dit : Je ne vais plus rester là, c'en était trop. Et le dimanche, en consultant Facebook, j'apprends qu'un autre emplacement commercial, bien plus grand, était disponible à la location à proximité. Je m'y projetais déjà car je savais ce que je voulais y faire : un temple du chocolat avec café et dégustation. Mes enfants m'ont dit alors : Vas-y maman, fonce, fonce...et nous avons obtenu l'emplacement. Ouf !

N.M : Il fallait complètement l'aménager ce nouveau magasin, j'imagine ?

C.F. : Totalemement oui. Et je tenais vraiment à travailler avec des petits artisans locaux et pas avec une grosse entreprise « clé sur porte ». J'ai donc choisi deux menuisiers de Vitryval à qui j'ai proposé ce challenge, car c'en était un. Elles ont été immédiatement très enthousiastes. Je voulais des couleurs chaudes et chics pour mon nouvel établissement. Pari gagné. Tous les autres corps de métier sont aussi des locaux (électricité, climatisation, plafond, ...) Et tout le reste, on l'a fait nous-mêmes ! Deux mois de travail non-stop, 7 jours sur 7. J'avais un impératif absolu : Ouvrir pour Pâques 2024 (le 1er avril). Le 2 janvier 2024, on commençait, le 2 mars...tout était terminé. La

belle aventure continuait.

N.M : Et quel a été l'impact auprès du public, de votre clientèle habituelle ?

C.F. : Oh, vous savez, les gens avaient cette attente. D'ailleurs, cela fonctionne très bien ici. A Pâques, nous étions 7 à servir simultanément. Mais, malgré le succès (on me dit souvent que je suis connue partout même si je ne m'en rends pas vraiment compte), mon ambition est de rester artisanale et certainement pas patronne d'une entreprise industrielle. J'aime que chaque personne qui rentre dans mon magasin se dise : C'est fait tout près d'ici, c'est local, c'est de la haute qualité. Ça, ça me tient vraiment à cœur. L'avenir ? Ne plus grandir mais maintenir, contre vents et marées, la qualité des produits. Et puis, peut-être, que mes enfants prennent un jour le relais, que l'affaire reste dans la famille et qu'on inverse les rôles. Je vais bientôt avoir 62 ans...mais je serai toujours avec eux...et ils le savent.

N.M : Merci pour cet entretien chaleureux qui nous a permis d'encore mieux vous cerner et bon vent.

Amateurs de pralines, macarons, pâtes à tartiner, gâteaux, vous trouverez votre bonheur dans la boutique de Chantale. Même les diabétiques avec la gamme de pralines sans sucre. Et tout cela, entièrement naturel, sans huile de palme. Qu'attendez-vous ?

■ Jean-Marc Chavanne



Qu'elle était **verte** (et **belle**) ma **vallée**

J'ai délibérément emprunté le titre de mon article à un film de John Ford de 1941. Ce film évoquait le regard d'un enfant porté sur son environnement proche pour le raconter avec nostalgie. De telles évocations sont le plus souvent commencées par ces mots magiques : « *je me souviens...* ».

Ces mots sont, chaque fois qu'ils sont utilisés, le signal d'une ouverture de porte, d'une divulgation. D'un retour aussi sur un monde parfois disparu mais qui a contribué à notre construction. Bergson, un philosophe français, avait coutume de dire que plutôt que le « *Je pense donc je suis* » de Descartes, la clé de « *l'être* » était dans une autre maxime : « *Je me souviens donc je suis* » (étant entendu que pour se souvenir il faut aussi penser). Je me souviens donc que petit garçon mon terrain de jeux préféré était une vallée. La vallée de la Biesme derrière Névremont et Aisemont, sur une longueur d'environ quatre kilomètres. C'est là sans discussion qu'elle est la plus belle et la plus sauvage.

Pour suivre ce tronçon, il existait deux possibilités qui permettaient d'en appréhender la beauté différemment. Soit à mi versant on pouvait suivre un sentier qui partait de la Chapelle de la Paix pour rejoindre le début de la rue du Fay. Il traversait les prés dont on franchissait les clôtures grâce à ces ingénieux systèmes dont les plus anciens se souviendront et qui avaient pour noms carrousel ou tourniquet... L'autre possibilité, plus aventureuse et plus sportive consistait à suivre le cours même

du ruisseau. C'était un peu plus périlleux car s'il existait bien quelques tourniquets pour franchir certaines clôtures, les autres nécessitaient que l'on se glisse entre les barbelés avec le risque d'y déchirer ses pantalons ou de garder de l'aventure quelques estafilades. Pour atteindre le ruisseau, il n'y avait que deux accès, à peine carrossables. L'un partait de la Chapelle de la Paix à Névremont et permettait de rejoindre le vieux moulin de Saint Remy qui était et reste la seule habitation rencontrée sur le tronçon de vallée qui nous préoccupe. L'autre partait de la place d'Aisemont et plongeait par un chemin, dit de la Fontaine, étroit et à peine empierré jusque la Biesme, avant de remonter, en passant sous le chemin de fer, vers Vitrival.

Voilà sommairement dressé le tableau topographique de mon héroïque vallée. Je vous y convie pour une balade dans les méandres de mon ruisseau au fil d'autres méandres, ceux de la mémoire d'un petit garçon que j'ai été. Celui-ci avait la chance d'habiter une maison flanquée d'une ruelle. Directement elle lui ouvrait les portes de sa vallée. Le gamin avait pris de drôles d'habitudes. Il lui arrivait de se lever aux aurores alors que la maisonnette était encore endormie, pour s'en aller



Ce qui reste de la ferme

arpenter son univers préféré. Tandis qu'il affrontait la fraîcheur matinale, le « *tchou-tchou* », ce halètement caractéristique des locomotives qui, sur l'autre versant, remontaient péniblement la rampe les conduisant vers la gare de Fosses, venait parachever son réveil. La ruelle se transformait à son extrémité en un sentier étroit et boisé qui débouchait sur le chemin de Saint Remy. À cet endroit aujourd'hui on peut voir dans le talus une petite potale dédiée au Saint ; l'ex petit garçon peut affirmer qu'elle n'existait pas en son temps. C'est comme ça qu'on pervertit parfois l'histoire !

Face à ce sentier s'ouvrait un « *trou de nutons* ». Il n'existe plus de nos jours, nivelé par quelque terrassier dénué de poésie. Notre guide poursuivait de là sa route pour retrouver, au bas de la descente, après en avoir longé un haut mur, la ferme de Saint Remy, seule habitation de la vallée. C'était un ancien moulin dont subsistait encore, à l'époque, les restes de la roue à aube et le bief qui permettait à l'eau de la Biesme, déviée en amont, de venir faire tourner la machine. On pouvait encore voir le déversoir par lequel, sous la forme d'une jolie petite cascade, s'échappait l'eau non utilisée pour aller rejoindre le lit du ruisseau. L'activité meunière disparue, c'était une petite ferme, comme il y en avait encore beaucoup à cette époque, comme ces jouets en carton-pâte que nous avions enfants, avec son corps de logis, ses quelques étables et porcheries et sa haute grange groupés autour de l'odorante fumière ou, comme on disait chez nous, l'ansinî. Le tout était fermé par de hauts murs et une grande grille. Il y avait une basse-cour, quelques vaches et deux ou trois porcs. La famille Picavet fut la dernière à la faire vivre. Le petit garçon s'était lié d'affection avec le fils aîné, Gilbert, qui faisait tourner la ferme et qui était aux petits soins pour son cheval. Un bel et fier brabançon qui fournissait une force de traction suffisante pour qu'on se passe de tracteur et qui, à la Saint Feuillen, devenait le fier destrier de son maître.

Après la ferme, on pouvait traverser la Biesmes par un vieux pont à deux arches sous lequel, en été, les enfants venaient barboter dans l'eau fraîche, sous la surveillance des mamans qui parfois improvisaient là, pour leurs bambins, un roboratif goûter. De là par un vieux chemin bien raide qui conduisait jusque Vitrival on pouvait rejoindre le chemin de fer que surplombait un pont flanqué d'une construction abandonnée que nous appelions la maisonnette. Mais revenons au fond de la vallée. En face de la ferme une barrière métallique ouvrait sur les prairies bordant le ruisseau. Pour le gamin que j'étais, c'étaient les portes de l'aventure. Le ruisseau était traversé et retraversé au gré des gués. Des lieux mystérieux comme ces ruines qui devaient être celles d'un ancien ermitage qu'indiquait déjà la carte de Ferraris au 18ème siècle. De l'autre côté de l'eau, servant de contre-fort au talus du chemin de fer, il y avait de petites collines couvertes de broussailles dans lesquelles le bétail en pâture avait creusé des abris contre la pluie ou contre le soleil trop ardent. Ils devenaient pour le petit garçon autant de grottes ou

de camps, sièges de toutes les aventures. Au fond de cette merveilleuse prairie qui s'allongeait sur près d'un kilomètre, c'était déjà Aisemont. Qu'il était beau mon espace de jeu ! Qu'elle était belle ma vallée !

Jusqu'au jour où un bulldozer vint se garer devant la ferme. Nous étions à la fin des années 60. Les derniers occupants de la ferme s'en étaient allés et le temps était venu de la destruction. Cela commença par un déluge ; on eût dit qu'il fallait noyer la vallée car on se mit à creuser des étangs. La ferme tout d'abord se retrouva en bordure d'un vaste étang de pêche et, convenons-en, cela lui donna un réel cachet esthétique, seule chose positive parmi ce qui allait arriver. En face de la ferme et tout au long du ruisseau, ce n'est pas moins de dix micro-étangs (pour ne pas dire des mares) qui furent creusés chacun accompagné de sa caravane ou de son chalet. Plus loin, ma belle vallée fut transformée en champ de tir où venaient s'entraîner les chasseurs de pigeons d'argile. Les baraquements se multiplièrent et ce qui restait du vieil ermitage, après avoir servi de dépotoir, fut tout bonnement rasé. Le dernier bouleversement intervint avec l'édification des piliers de soutien du viaduc de la N98.

Depuis, l'administration s'est rendue compte, mais hélas un peu tard, du gâchis. Les étangs (les petits) ont été interdits et le tir aux clays a été fermé. La ferme malheureusement est en ruine et il n'en subsiste que le corps de logis en piteux état. Depuis tout est à l'abandon. Plus question que quiconque, et surtout pas les enfants, ne reparte à la découverte. Seul point positif, la nature a repris ses droits et tous ces chancres sont dorénavant envahis par la verdure triomphante. Elle était belle ma vallée !

■ Pierre Melan



Le désastre

Le sabre et la calotte, retour d'une conférence

Le 31 mai, nous avons eu le plaisir d'entendre Luc Baufay à propos des conflits, parfois méconnus, souvent ignorés, entre le clergé et les marcheurs des Marches folkloriques de l'Entre-Sambre-et-Meuse. Pour la plupart, ces querelles tirent leur source des combats opposant cléricaux et anticléricaux, à la fin du 19ème et au début du 20ème siècle.

L'orateur et son sujet soutenus par le Cercle d'Histoire de Fosses-la-Ville, ont eu du succès en attirant près de 130 participants au sein de la salle polyvalente de la Maison rurale (Espace Winson). En effet, le thème des Marches plaît, fait débat et intéresse... Et comme nous avons pu l'apprendre, les Marches déclenchent les discussions (mais surtout les passions) depuis bien longtemps déjà !

Pour sa conférence « *Le sabre et la calotte* », M. Baufay avait fait des recherches d'archives pour 19 localités connues pour leurs Marches sur le territoire de l'Entre-Sambre-et-Meuse. Il s'agit des localités suivantes : Acoz, Aiseau, Biesmerée, Bouffioulx, Chastrès, Châtelet, Floreffe, Florennes, Fraire, Gerpinnes, Gougnies, Jumet, Les Flaches, Malonne, Morialmé, Thuin, Thy-le-Château, Vitrival, Walcourt et bien évidemment Fosses-la-Ville où même les Tchôds-Tchôds ont eu droit à leur étude !

« Dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, il n'y a pas, selon

la Tradition, de Marche folklorique sans procession religieuse. Les Marcheurs escortent la procession pour lui rendre les honneurs. Cela suppose dans le chef des participants une attitude sinon pieuse, en tout cas empreinte de respect.

Une Marche folklorique requiert donc une cordiale entente entre le clergé et les marcheurs, agissant en bonne intelligence. Ces conditions ont-elles toujours, et partout, été respectées ? Non ! En particulier, entre 1850 et 1950, des conflits ont éclaté entre le clergé et les marcheurs. Si ceux-ci ont été oubliés, ils laissent parfois encore des traces dans nos Marches actuelles », explique Luc Baufay, historien amateur du patrimoine vivant de nos contrées.

Pour citer un des éléments-clés de la présentation, c'est avant tout le contexte socio-politique prévalant après l'Indépendance de la Belgique qui est un des éléments déclencheurs des conflits entre clergé et marcheurs. Les affrontements politiques entre libéraux et catholiques, avec la 1ère Guerre



Photo : Ben Gomrée

scolaire comme point d'orgue, vont ainsi affecter les relations entre les deux parties.

Dans deux ans, la Saint-Feuillen reviendra après son traditionnel hivernage long de sept années... Il s'agit donc d'un évènement qui sait se faire désirer. Il est d'autant plus attendu que les querelles du passé n'ont plus droit de cité : elles sont reléguées dans les dossiers de l'Histoire.

Vous l'aurez compris... Le but de cet article n'est pas de raconter cette soirée mais bien de la vanter : si vous désirez découvrir ou redécouvrir son contenu, sachez que l'évènement a été filmé.

La captation sera disponible dans le courant du mois de juillet sur la chaîne Youtube du Centre Culturel. Retenez également que, à l'invitation de différentes associations, la conférence « *Le sabre et la calotte* » devrait également être présentées, dans les prochains mois, à Gerpinnes, Thuin, Walcourt et Namur.

M. Baufay reviendra le 8 octobre 2024, dans la même salle, pour une présentation faisant écho à l'exposition printanière du centre d'interprétation « *ReGare* » sur les femmes dans le folklore.

Il sera accompagné de Françoise Lempereur, maître de conférences à l'Université de Liège et titulaire du cours « *Introduction au patrimoine immatériel* » ainsi que Pierre-Jean Foulon, historien de l'art et spécialiste du livre d'artiste en Belgique... Bref que de beaux projets pour notre patrimoine vivace !



Luc Baufays Photo : Ben Gomrée

■ Clémentine Buchet

Le sabre CONFÉRENCE **et la calotte**

**Marcheurs et
Clergé en conflit !**



Un fossiois autour du monde

Check points et tasses de thé. En franchissant la frontière irakienne j'avais la tête pétrie de contradictions. D'une part les médias qui annoncent régulièrement des tirs de missiles, un pays sous embargo, encore fragile, la présence supposée de Daesh dans la région, les répercussions locales du conflit Israélo-Palestinien, les tensions qui demeurent entre l'Irak Fédéral et de la province du Kurdistan indépendant et les mille tracasseries administratives qui en découlent et compliquent le passage de cette frontière imaginaire symbolisée par une succession de check points ... Et d'autre part l'accueil sympathique des habitants, leur sourire et leur plaisir d'accueillir des visiteurs étrangers qui osent braver la propagande, quel que soit le côté de la frontière qu'ils habitent.

Un exemple, alors que j'en ai mille : Un soir, Titou, mon compagnon à 4 pattes, était malade d'avoir avalé je ne sais quelle cochonnerie avariée je ne sais où. Il vomissait et avait une dysenterie qui m'obligeait à le promener toutes les 2 heures, de jour comme de nuit. La météo capricieuse m'obligeait à loger à l'hôtel. J'étais à la recherche de riz cuit qui pourrait le remettre d'aplomb. Alors que je déambulais dans les rues de Soran (Kurdistan indépendant) à la recherche d'un restaurant qui ferait des plats à emporter, une voiture s'arrêta. Quatre jeunes à son bord me questionnent dans un anglais de cuisine : D'où viens-tu ? Que fais-tu ici ? Est-ce qu'on peut t'aider ?

Quelques minutes plus tard, ils appellent un ami, qui habite en Allemagne, mais qui parle parfaitement anglais. Il nous servira d'interprète tout du long. Ils décident de sillonner avec moi la ville à la recherche de cet hypothétique restaurant. Mais rien à faire, la ville ne semble posséder aucun restaurant de ce type. On trouve bien des shawarmas, des pizzas, des burgers mais rien qui ne puisse soigner mon chien. Je suis assis à l'arrière d'une petite limousine toute customisée et je n'ai qu'une seule véritable peur, c'est que le chien soit pris de colique dans la voiture. Les jeunes finissent par m'emmener dans une boutique d'alimentation pour animaux. Le patron ré-ouvre pour nous la lourde grille de son magasin. Il est plus de 22 heures. A l'intérieur on trouve des aliments pour volaille, pour mouton, pour vache et pour chevaux, mais rien qui ne puisse satisfaire mon toutou. En quelques minutes tout le quartier est dans la rue. Un incendie n'aurait pas eu plus d'effet. Ça discute, ça piaille et prend des photos du chien.

Après une heure à parcourir la ville en tous sens mais en vain, les 4 jeunes dépités, finissent par me raccompagner à l'hôtel. Ils s'excusent de n'avoir pu m'être utiles. Titou, qui avait eu le courage de se retenir pendant tout le trajet, se libère enfin dans une ruelle discrète. Je rentre bredouille à l'hôtel. Devant ma mine déconfite, le réceptionniste m'interroge. Je lui explique. Finalement, avec un des employés de l'hôtel ils vont me cuire eux-même une belle et généreuse portion de riz ... que Titou boudera après 3 bouchées. Mais

surtout ils me trouvent un vétérinaire et rendez-vous est pris le lendemain à la première heure. (Depuis Titou va beaucoup mieux je vous rassure). Ce n'est qu'un simple exemple de la bienveillance des gens que j'ai rencontrés dans cette région « dangereuse ». Dans la partie fédérale de l'Irak j'ai rencontré le même accueil. On m'a offert de l'eau, du thé, du pain et partout j'ai été surpris par cette générosité et cette hospitalité à laquelle ma culture européenne ne m'avait pas préparée... Parfois un simple arrêt à l'ombre d'un village où je voulais juste me reposer de la chaleur, on m'entraîne chez l'habitant. On fait chauffer du thé et me gave de biscuits tout en me posant mille questions. Le voisin, le cousin puis toute la rue vient alors me saluer et me demander si j'ai besoin de quelque chose. Je voulais juste me reposer un quart d'heure et on me propose de passer la nuit dans n'importe quelle maison du village, je peux choisir. De quoi battre en brèche tous les préjugés et les inquiétudes que les médias ventilent.

Bien sûr, parfois un barrage sur la route qui m'interdit d'aller plus loin. Pour ma sécurité m'affirme-t-on mais toujours avec le sourire et un air embarrassé qui se termine par une tasse de thé et du pain qu'un militaire va chercher dans le premier magasin venu pour s'excuser de me contrarier. Des check points on peut dire que j'en ai passés. Entre Zokha tout au nord et Bassorah tout au sud je ne les compte plus. À peu près tous les 50 km des militaires en armes, des barrières et de voitures en travers bloquent le passage. Bien sûr ma plaque belge intrigue. Je sais qu'à chaque fois je suis bon pour 20 à 30 minutes d'interrogatoire. C'est la plupart du temps plus de la curiosité qu'un véritable contrôle. Ils jettent un coup d'oeil circulaire sur la camionnette, mais c'est mon passeport qui impressionne par le nombre de visas qu'il comporte. On m'interroge sur tout.. Si je suis marié, si j'ai des enfants, depuis combien de temps je voyage, si je connais Eden Hazard ou Kevin De Bruyne. Mieux vaut ne pas être pressé. Cela finit presque à chaque fois par une série de Selfie devant Donovan et des échanges de numéros de téléphones. Si j'ai le moindre problème je peux les appeler. Les militaires suspicieux, kalachnikov au poing, invariablement, après 20 min se transforment en anges gardiens.

Le seul épisode qui aurait pu être inquiétant c'est passé à Qalat Sukar (Irak fédéral). J'y étais attendu par un professeur rencontré à Najaf. Nous avons rendez-vous vers 11h. J'avais déjà bravé tous les postes de contrôles depuis Nassiriya et j'étais fier d'avoir une heure d'avance sur le planning. Qalat Sukar est une petite ville composée de petites maisons en pierres d'un ou deux étages qui découpent l'horizon de leurs toits plats. L'ocre foncé des façades apporte de vagues nuances dans ce décor sépia où même le ciel se teinte de beige lorsqu'une bourrasque envoie un nuage de poussière.

Je veux entrer dans le village par le premier pont mais un Bulldozer en barre le chemin. Au pont suivant un barrage de police filtre le trafic. J'ai une longue conversation, inutile, avec l'agent en faction. Il appelle son supérieur. Je suis escorté jusqu'au commissariat. Un militaire, mitraillette à la main, s'installe avec moi dans Donavan. Je lui demande de pointer son arme vers la fenêtre ouverte plutôt que vers le pare-brise. Ça le fait sourire. C'est la première fois que je suis escorté de la sorte. Pour compléter le convoi, une voiture de police nous précède et une autre ferme la marche. On me conduit jusqu'au commissariat. Il fait très chaud. Je laisse tourner le moteur pour que Titou, qui m'attend dans la camionnette, puisse profiter de l'air conditionné pendant qu'on me fait visiter le commissariat. On me promène de bureaux en bureaux, jusqu'à ce que je rencontre le commissaire principal. Dans chaque bureau on me propose du thé, de l'eau et des cigarettes. Je refuse poliment. Finalement je cède sur le thé. Les minutes, puis les heures, se passent en palabres, en contrôle de passeport, en coups de fils à gauche à droite jusqu'à ce qu'on appelle mon hôte, le professeur. Il arrive, lui aussi, avec son escorte de collègues professeurs. C'est une véritable délégation. On se retrouve à l'étroit dans le bureau du commissaire. Les discussions vont bon train sans que je n'en capte le sens. De temps en temps, un policier bilingue me traduit un laconique : « *ils discutent !* ».

Tout le monde se lève, je crois mon affaire résolue. Mais une nouvelle étape m'attend. Nous avons rendez-vous avec le Mayor de la ville. Comme pour venir jusqu'au commissariat, l'escorte nous conduit jusqu'à sa maison. Nous sommes reçus suivant le protocole. Mon hôte prend un ton prestigieux et agite ses manches. Je le vois partir dans de grandes tirades auxquelles je ne comprends toujours rien. Mais je mesure leur effet à la tête que font des policiers. L'affaire n'est toujours pas tranchée. Notre petit convoi retourne au bureau de police où je suis reçu par le commandant, le sommet de la pyramide. Je prends une nouvelle fois l'air du diplomate qui comprend alors que je n'en captais pas une. Ça devient compliqué. Les discussions s'enflamment. Les heures tournent et, de plus en plus, je n'ai qu'une envie... m'enfuir. Même j'aurai peut-être l'opportunité incroyable de faire mon atelier philo là où aucun occidental n'avait mis les pieds depuis des décennies, j'hésite. Le couperet tombe : je n'ai pas le droit de rester à Qalat Sukar. On me promet une escorte jusqu'à Bassorah mais celle-ci ne dépassera pas les limites du district.

Les jours qui suivirent je reçus de nombreux messages des policiers qui s'excusaient de n'avoir pu m'autoriser à séjourner dans leur ville. Mais ils m'assurent que si je veux revenir ils s'occuperont personnellement d'assurer ma sécurité. Je serai leur invité. Ils m'accueilleront chez eux, dans leur maison. Ma femme et mes enfants sont également les bienvenus... Durant tout mon séjour en Irak, jamais je ne me suis senti en insécurité, bien au contraire. Je ne maîtrise pas encore toutes les subtilités de la culture moyen-orientale mais par contre je suis touché par tant d'égards. Je crois que jamais on a autant pris soin de moi.

(Vous souhaitez davantage de détails sur mes aventures, pour 5 euros par mois retrouvez, en primeur, mes chroniques sur Patreon : Nomade in Belgium – merci d'avance de votre soutien)

■ Thierry Wenès



Check point

Découverte des villages de Fosses-la-Ville

Nous poursuivons notre voyage sur les routes de Fosses-la-Ville pour nous arrêter à l'extrême ouest de notre commune, dans le village de Sart-Eustache.

On trouve déjà mention du nom « *Sartale Stache* » au 13^e siècle. Le village tient son nom « *Sart* » du défrichement des surfaces boisées par les premiers habitants de la région au Moyen-Âge, et « *Eustache* » du vieux français « *Stache* » qui signifie poteau ou potence. Sart-Eustache est en fait composé d'un village et d'un ancien hameau, Bas-Sart, qui ne fut rattaché à la commune de Fosses-la-Ville qu'en 1982.

C'est au 12^e siècle qu'ont été construites, au milieu de ses champs, les quelques premières habitations d'un hameau qui dépendait du comté de Namur. Le premier grand développement de celui-ci aura lieu au 14^e siècle quand un ferronnier de Biesme y édifiera deux forges qui gagneront en importance jusqu'au 17^e siècle. C'est autour de cette industrie, alimentée par la Biesme, que viendront s'installer les habitations qui forment le centre historique du village. Le reste de l'habitat s'est surtout développé au 19^e siècle.

Le monument le plus connu du village est, sans aucun doute, son imposant château. Il fut construit au 17^e siècle par le propriétaire du domaine des forges. En forme de U, il était complètement fortifié et sa tour possédait un pont-levis pour franchir les douves qui ceinturaient entièrement l'édifice à l'époque. La ferme attenante, surnommée « *ferme de la Basse-Cour* » date de la même époque



Château de Sart-Eustache - Photo Catherine Dhern

mais elle a, elle aussi, changé pour répondre aux besoins des différents propriétaires.

Située le long de la rue principale qui serpente à travers Sart-Eustache, on aperçoit de loin l'église Sainte-Croix, dominant le château. Elle a été construite en 1860 et abrite des fonds baptismaux du 16^e siècle. Plus loin, on rejoint la belle place du village, avec sa pelouse bordée de tilleuls.



Marche Saint-Roch - Photo Arnaud Coyette

Comme tous les villages de la commune, on marche à Sart-Eustache mais la Marche Saint-Roch, qui a lieu au début du mois d'août, possède un détail unique dans l'entité : lors du feu de file du lundi soir, les Marcheurs tirent, non pas en direction de l'église du village mais vers un mannequin. Le Sans-culotte est pendu à une potence et chaque participant(e) équipé(e) d'une arme tire chacun son tour dans sa direction jusqu'à ce qu'on parvienne à lui bouter le feu. C'est alors ensuite sur lui qu'on allume les flambeaux qui seront utilisés par les participants de la Marche pour la retraite jusqu'à la place du village.

Cette coutume, initiée en 1980 lors de la reprise de la Marche du village, ferait référence à un événement survenu après la Révolution française. En juin 1793, des centaines de révolutionnaires entrent dans le village pour saccager l'église, face à des villageois bien démunis. On peut donc voir cette coutume comme la vengeance d'un affront historique.

■ L'équipe de ReGare



Place du village - Photo SI Fosses-la-Ville